

Echo de Notre-Dame de la Garde
Semaine Religieuse de Marseille

N° 1705

Août 1914

N° 1714

Octobre 1914

N° 1754

Juillet 1915

N° 1755

Août 1915

N° 1761

Septembre 1915

N° 1916

Septembre 1918

La Prière de l'Armée

Des Soldats sauvent le « Bon Dieu »

« Mon Chapelet, s'il vous plaît »

René Bazin, de l'Académie Française

Le Courage

La Vieille Femme et les deux Jeunes Gens

Maurice Barrès, de l'Académie Française

« Il a toute la France dans les veines »

LA PRIÈRE DE L'ARMÉE

Dernier Echo du voyage en Russie

Le moment approche de la « Zaria », la solennelle prière du soir.

Les soldats s'alignent, sans armes, devant l'immense file des tentes, tous face à celle de l'empereur. Les troupes sont sur deux rangs dont on ne peut apercevoir les extrémités. Tout auprès de nous, devant la place qu'occuperont dans un instant les souverains, le président, M. Viviani, la famille impériale et les personnages des suites, sont massées les musiques régimentaires.

Tout le monde prend place sur le tertre où s'élève la tente impériale, face au petit vallon et à cette multitude d'hommes rangés en double file. A 6 heures 30, trois fusées suivies d'une salve d'artillerie donnent le signal de la prière. Tout bruit cesse aussitôt, et le recueillement s'étend sur tout le camp. Les musiques jouent un hymne religieux. Le tsar, les soldats, toutes les personnes présentes se découvrent. Un des plus anciens sous-officiers de l'armée monte sur un tertre gazonné, et dans le silence maintenant absolu, récite d'une voix forte le *Pater noster*.

On prie pour la sainte Russie, pour le souverain qui est là, à quelques pas de nous tête nue, tenant sa casquette de ses deux mains gantées, le buste portant sur la jambe droite un peu en arrière, dans une pose qui lui est familière. Lui-même, avec ferveur, s'absorbe dans cette minute d'élévation où devant Dieu, avec une parfaite confiance, le souverain de tant de millions d'hommes et le plus jeune de ses soldats s'égalisent.

Cela dure quelques instants seulement.

La prière est finie, quelques notes longues de trompette retentissent; les hommes rompent les rangs. Et la vie habituelle du camp recommence dans le jour finissant.

Bénissez mes Canons!

A Poitiers, une émouvante cérémonie patriotique a eu lieu à l'occasion d'un départ de troupes pour la frontière.

L'évêque avait été invité par le préfet à prendre place dans l'enceinte réservée aux autorités.

Après quelques paroles très belles du général Guignabaudet et du préfet, l'évêque s'est adressé au général, lui disant que, deux fois patriote puisque Alsacien, il priait Dieu de mener le drapeau sur le chemin de la victoire.

Une longue acclamation s'est élevée de la foule, lorsque le général Pellarin, au moment du défilé, vint saluer l'Evêque en lui disant :

« Monseigneur, bénissez mes canons ! »



Des Soldats sauvent le « Bon Dieu » dans une Eglise de village bombardée

Nul ne le peut nier, cette guerre a marqué un réveil éclatant de la foi religieuse, réveil tout soudain, imprévu de la plupart, antérieur à toute action du clergé, absolument spontané, et cela dans toutes les régions du pays, quoique à des degrés divers.

Ce réveil s'est manifesté d'abord dans les églises, puis dans les casernes et les dépôts, dans les gares, sur les routes, sur le champ de bataille, au grand air, en plein soleil, au vu et su de tout le monde, sans tenir compte des idées, des opinions, des pratiques du monde officiel ni de toutes les clameurs des sectaires qui ont expiré le jour même de la mobilisation générale. — Elles viennent de reprendre ces clameurs dans quelques feuilles fort peu nombreuses et qui se sont copiées.

C'est le plus intime du cœur de la race qui s'est ainsi manifesté, race toute pétrie de foi religieuse, depuis Clovis.

Et ce sont nos soldats surtout, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, qui ont ainsi affirmé leur croyance en Dieu et même leur piété, en présence de la mort prochaine. Et ils ne se sont pas contentés de faire bénir leurs drapeaux, de porter ostensiblement des médailles bénites, de prier, de réciter le chapelet, d'assister à la messe, ils ont fait plus et mieux : ils se sont confessés, ils ont communie.

Un trait manquait à ces manifestations religieuses, si diverses et nombreuses, il ne manque plus, des soldats ont sauvé le T. S. Sacrement — le trésor des trésors — dans une église de village bombardée et incendiée.

Qu'on lise cette lettre d'un soldat marseillais, nous n'y changeons pas un mot :

...Haute-Meuse, 19 septembre.

...La pluie, depuis huit jours, sans cesser une minute, pluie serrée, bourrée par le vent de l'Est, et quel vent ! Bataille rangée, pas une minute de ratelle. Il ne se passe pas un jour sans une autre pluie, pluie d'obus de 155. Le 17, nous débarquons à H... crottés. On loge où l'on peut, le village est évacué. Nous allons au presbytère, un modèle de presbytère, salle à manger, salon, deux chambres, dépendances, jardin. A 5 heures, nous sommes à table, le capitaine, un lieutenant, le sergent major, un caporal et moi, dîner copieux avec du vin gris du Rhin, café et schnic... Ban... voilà le salon qui branle, puis c'est la salle à manger, on file à la cuisine... Ban... voilà pour les chambres. Cinq minutes, puis dix, et plus rien. Nous montons aux chambres, au lieu d'une fenêtre, à chacune, il y en avait deux. On se tâte, rien de cassé, ce sera pour une autre fois.

Maintenant, un bon souvenir du combat d'H... La population valide, s'était enfuie précipitamment devant les obus, le curé, lui, était chez un malade, il lui sera sûrement impossible de rentrer. L'église commence à flamber et j'apprends que le Bon Dieu est encore au tabernacle. Je le dis au capitaine. Emportons-le, me dit-il aussitôt. Et prenant la nappe de l'autel, pour l'entourer, au milieu de la fumée, de la pluie de décombres et d'éclat d'obus de toute sorte, nous emportons le Bon Dieu,

nous l'avons gardé un jour et demi, le bon curé de campagne est alors arrivé, il nous l'a pris et l'a emporté à Verdun. Je continuerai demain, le canon recommence à tonner, pour ne pas changer. Quelle vie !

Nous n'avons pu lire ce récit, si simple dans la forme, si beau en soi, sans émotion et sans fierté. Que l'on serait mal venu de parler à de tels soldats du faux principe de la neutralité !... Que Dieu garde ces bons français, ces bons chrétiens, qui ont pensé à lui, avant tout, quand il était seul, dans sa pauvre église croulante et qui l'ont sauvé, au péril de leur vie.

L'Abbé T. BRIEUGNE.

N°1714

18 octobre 1914

« Mon chapelet, s'il vous plaît. »

Jean Gelineau a été blessé, un matin, au petit jour. On ne sait quelle balle de hasard l'a frappé. Il arrivait au boyau de communication qui donne accès dans les tranchées. Il était parmi d'autres, et la forêt, encore à demi-vivante en cet endroit, suffisait pour cacher une petite troupe comme celle-là. Il est tombé. Deux camarades ont couru chercher une civière, dans un abri, et ont placé dessus le Vendéen, qui a dit d'abord : « Laissez-moi mourir ici ! Je souffre trop ! — C'est le lieutenant qui l'a dit ! — Alors, faites le devoir ! » Sur ce mot magnifique, et tandis que le gros de la section disparaissait entre les murs de terre et gagnait la première ligne, les deux porteurs ont soulevé le mourant. Ils l'emportent au poste d'ambulance qui est à un kilomètre en avant du village. Deux autres camarades les accompagnent, et aussi le lieutenant qui aime ce grand gars de Vendée, son meilleur soldat, et qui veut savoir s'il y a des chances de le sauver et le recommander au médecin, et aux infirmiers... Les arbres ne sont plus qu'éraflés ou troués par des éclats d'obus, dans cette région ; il y a des broussailles ; on est en sûreté : Le cortège suit l'extrême bordure de la piste boueuse tracée par les pieds des hommes et des chevaux.

— Mon lieutenant ?

— Que voulez-vous, Gelineau ? A boire ?

— Mon lieutenant, donnez-moi mon chapelet, s'il vous plaît, qui est dans ma poche de droite.

On ne s'arrête pas. La main qui s'est tendue pour saisir l'objet, la main gauche est toute blanche, le visage aussi est blanc, et les yeux sont refermés. La pauvre tête se renverse en arrière ; la barbe fine remue un peu la pointe en l'air, et les lèvres demeurent entr'ouvertes, mais elles ne crient pas. Le lieutenant regarde la main pendante, et qui tient le chapelet. Les grains coulent, un a un, entre ses doigts qui eurent l'habitude de semer le bon froment. La première dizaine est achevée. Mais le mouvement se ralentit. Le matin se lève dans les bois.

— Halte ! dit le lieutenant.

Les hommes déposent doucement le brancard sur la mousse. Ils s'aperçoivent que le chapelet est tombé, et que Jean Gelineau vient de mourir.

René BAZIN,

de l'Académie Française.



LE COURAGE

DANS la terrible épreuve que nous traversons, chacun de nous a le devoir impérieux d'avoir du courage, et d'en donner. Avoir du courage, c'est combattre, quel que soit notre poste; tous nous en avons un. Donner du courage, c'est vaincre, pour notre part.

Celui qui n'a pas de courage, trahit, car en se livrant à la peur, c'est une partie du commun patrimoine français qu'il livre à l'ennemi. Celui qui ne donne pas du courage, déserte; il ne remplit pas son devoir.

Le courage — l'énergie morale — est une munition de guerre, au même titre que les obus, et plus indispensable encore, parce qu'il est d'une dépense ininterrompue. La production doit donc en être incessante. Et c'est à l'intérieur du pays qu'elle doit se renouveler constamment, par tous les non-combattants, ainsi que le sont les autres munitions, afin de ravitailler le front. Tous ceux qui ne portent pas les armes doivent être des producteurs d'énergie. Malheur au peuple belligérant qui en est le premier dépourvu!

Le sort des peuples ne se décide pas uniquement par le choc des armes. Le champ de bataille est d'abord la prière, les catholiques le savent; mais il est aussi partout où s'affirme une manifestation de la vie nationale: activité économique, morale, intellectuelle, tout aussi bien que militaire; sur chacun de ces terrains, nous pouvons remporter d'importantes victoires ou subir des défaites: aucune de celles-ci n'est décisive tant que nous résistons ailleurs. Le triomphe final appartient au pays qui, même battu sur plusieurs points, se sera replié sur d'autres et n'aura jamais abdiqué. S'il n'appartient pas entièrement à un peuple de ne pas subir la défaite, il dépend de lui de n'être pas vaincu. Être vaincu, c'est renoncer à vaincre; n'est vaincu que celui qui se résigne à l'être.

Grâce à Dieu, les Français n'ont pas des âmes de vaincus. Battus en 1870, nous serons les vainqueurs de 1915. De cela — depuis que l'intervention miséricordieuse de la Providence s'est manifestée sur la France, dès le début de notre mobilisation — nous n'avons jamais eu la faiblesse de douter. Mais il faut, notre honneur l'exige, que chacun de nous remplisse son devoir.

Tous ne sont pas au front; tous ne peuvent pas l'être, mais tous doivent lutter. Ce sont les circonstances, ces agents des volontés divines, qui dictent à chacun son rôle, et tous les rôles peuvent être glorieux puisqu'ils sont nécessaires...

La force incoercible d'un peuple réside dans sa volonté de vaincre. Il faut vouloir. Ceux qui entretiennent et développent cette volonté sont des sauveurs; ceux qui l'affaiblissent et l'énervent inutilement par l'expression continue de leurs craintes, commettent, à leur insu souvent, une mauvaise action.

Soyons des confiants! Que nul, autour de nous, n'ose semer les germes d'un pessimisme dissolvant! Ou, s'il le fait, rions de lui, très fort, à haute voix; le rire aussi est un courage.

Ou, mieux encore, faisons-lui honte en lui citant l'exemple d'une noble Française, M^{me} Julie Lavergne, qui, aux plus mauvais jours de la Commune, tint à rester avec tous ses enfants enfermée dans Paris, et qui donna ensuite l'explication de sa conduite dans cette page magnifique écrite à une amie:

« Épargner toute peine à ceux que nous aimons, c'est haïr leur âme. J'aurais pu facilement éviter à mes enfants les épreuves et les souffrances de la guerre, et je ne l'ai point fait. Chrétiens, ils doivent combattre avec l'Église militante; Français, ils doivent souffrir quand la patrie souffre.

« — De tels tableaux ne sont point faits pour les yeux des jeunes filles, disent les mères dégénérées de ce siècle.

« — Je veux, moi, que les yeux de mes filles se fixent sur le sang, sur le feu, sur la mort, quand le devoir l'exige. Je veux que, au besoin, elles puissent monter sans pâlir les degrés de l'échafaud, comme ont fait des centaines de Françaises aussi jeunes, aussi délicates qu'elles-mêmes. Une vierge chrétienne doit savoir mourir en silence et non pas crier grâce à *Monsieur le bourreau*, comme une Dubarry, et, pour cela, il faut commencer par ne pas lui donner l'exemple de la peur.

« — Je fuis à cause de mes filles, m'ont dit mes amies.

« — Je reste à cause de mes enfants, ai-je répondu. Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu.

« — Je les y ai vus et, grâce en soient rendues à Dieu, aucun d'eux n'a fléchi, aucun d'eux n'a fait à la canaille et au canon l'honneur de les craindre.

« — Et si vos enfants avaient été blessés, s'ils avaient été malades, prisonniers, etc. ?

« — Eh bien, Dieu aidant, ils auraient supporté tout cela, et pis encore, s'il est possible; mais du moins ils n'auraient pas reçu de leçons de lâcheté... »

Dieu soit béni! La race de ces mères héroïques n'est pas éteinte, en France, et leurs fils n'ont pas dégénéré.

Imitons-les. Demandons humblement à Dieu, chacun pour soi et pour les autres, la grâce — non pas de ne jamais sentir un mouvement de peur — mais de ne jamais céder à la peur; demandons-lui le vrai courage.

(Correspondance Hebdomadaire).

N°1755
01 août 1915

La Vieille Femme et les deux Jeunes Gens

Au journaliste suédois qui vient d'écrire :
« La France a pris, depuis le mois d'août
1914, une apparence quasi céleste aux yeux
de l'Univers. »
M. B

— Racontez donc, mon ami, à M. Barrès l'histoire des deux frères.
— Je n'aime pas raconter cette histoire, dit le Général, parce qu'à chaque fois, c'est bête, je pleure. Mais elle fait aimer la France... Il s'agit de deux enfants admirablement doués, pleins de cœur, pleins d'esprit, et qu'aimaient tous ceux qui les rencontraient. Je les avais connus tout petits. Leur père, un de nos plus brillants généraux.

Quand la guerre éclata, le plus jeune, François, venait d'être admis à Saint-Cyr. Il n'eut pas le temps d'y entrer, et, avec toute la promotion de la *Grande Revanche*, il fut immédiatement nommé sous-lieutenant. Vous pensez s'il rayonnait de joie ! 19 ans, l'épaulette et les batailles ! Son aîné, Jacques, un garçon de vingt et un ans, tout à fait remarquable de science et d'éloquence, travaillait encore à la Faculté de droit, dont il était lauréat. Je suis convaincu qu'il avait un avenir d'homme d'Etat. Lui aussi, il partit comme sous-lieutenant.

Les deux frères se retrouvèrent dans la même brigade de la division de fer, le plus jeune au 26^e de ligne, et l'aîné au 37^e. Ils cantonnaient dans un village dévasté, et chaque jour joyeusement se retrouvaient plaisant à tous et gagnant par leur jeunesse et leur amitié une popularité auprès des soldats.

Bientôt, on apprit que le régiment du Saint-Cyrien allait avoir à marcher, et que ce serait chaud. En cachette, Jacques s'en alla demander au colonel la permission de prendre la place de son petit François, qu'il trouvait trop peu préparé pour une action qui s'annonçait rude.

Le colonel reconnut la générosité du sentiment qui guidait le jeune homme, mais coupa court en disant :

— On ne peut pas faire passer ainsi un officier d'un corps à un autre.

Le jour fixé pour l'attaque arriva. La première compagnie à laquelle appartenait François fut envoyée en tirailleurs pour ouvrir le combat. Elle fut fauchée. Une autre suivit. Et puis une autre encore. Leurs débris durent se retirer en laissant sur le terrain leurs morts et une partie de leurs blessés. Le petit sous-lieutenant n'était pas de ceux qui revinrent.

Le surlendemain, nous reprîmes l'offensive. L'aîné, en enlevant avec son régiment les tranchées allemandes, passa auprès du corps de son petit François tout criblé de balles. Un peu plus loin, il reçut une blessure à l'épaule.

Son capitaine lui ordonna d'aller se faire panser. Il refusa, continua et fut tué d'une balle dans la tête.

Les corps furent ramassés et ramenés dans les ruines du village. Les sapeurs du 26^e dirent :

— On n'entertera pas ce bon petit sous-lieutenant sans un cercueil. Nous allons lui en faire un.

Ils se mirent à scier et clouer.

Ceux du 37^e dirent alors :

— Il ne faut traiter différemment les deux frères. Nous allons, nous aussi, faire un cercueil pour notre lieutenant.

Au soir, on se préparait à les enterrer côte à côte, quand une vieille femme éleva la voix.

C'était une vieille si pauvre qu'elle avait obstinément refusé d'abandonner le village. « J'aime mieux mourir ici », avait-elle dit. On l'avait laissée. Elle gîtait misérablement dans sa cabane sur la paille et n'avait pas d'autre nourriture que celle que lui donnaient les soldats. Quand elle vit ces deux jeunes cadavres et les préparatifs, elle dit :

— Attendez un instant avant de les enfermer. Je vais chercher quelque chose.

Elle alla fouiller la paille sur laquelle elle couchait et en tira le drap qu'elle gardait pour sa sépulture. Et revenant :

— On n'enfermera pas, dit-elle, ces beaux garçons le visage contre des planches. Je veux les ensevelir.

Elle coupa la toile en deux et les mit chacun dans leur suaire, puis elle leur posa un baiser sur le front en disant chaque fois :

— Pour ta mère, mon cher enfant.

Nous nous tûmes, quand le Général eut ainsi parlé, et il n'était pas seul à avoir des larmes dans les yeux. Une prière d'amour se formait dans nos cœurs pour la France.

Maurice BARRÈS,
de l'Académie française.



« Il a toute la France dans les veines »

L s'agit d'un petit blessé qui était « dans le civil » probablement domestique de ferme, jeune homme doux, travailleur, pas buveur, économe, enfin « quelqu'un qui ne paraît pas. » Depuis qu'il est à la guerre, il a, disait un médecin-major à la sœur qui devait veiller après une opération, « Il a toute la France dans les veines ». Le mot est rapporté par M. René Bazin, dans *l'Echo de Paris*. C'est un mot de première classe, qui fait grand honneur au petit soldat et aussi au médecin qui a résumé si noblement son impression.

Oui, c'est à l'heure présente, ce qui distingue entre eux les Français de quelque catégorie sociale qu'il soient. On en rencontre, hélas ! qui n'ont rien de vif, rien de généreux dans les veines. Ils se plaignent, ils critiquent les choses et les hommes ; ils font le moins possible, ils ne donnent rien, ne se privent de rien. Ils ont le sourire dédaigneux, sceptique devant ceux qui sont entraînés, à l'élan, à l'espérance, au dévouement. Oh ! les tristes Français ! Et il y en a, dit-on, de pires, qui, dans les événements actuels, ne songent qu'à leur intérêt et s'occupent de prendre déjà la mesure de la place qu'ils convoitent, après que les autres se seront bravement fait tuer à la guerre. Tous ceux-là sont figés dans leur égoïsme, leur inertie ou leur âpre « arrivisme ».

Comme il fait bon de se détourner de ces êtres si peu sympathiques, sur lesquels aucun sentiment noble n'a de prise, pour regarder avec admiration, avec ravissement les généreux, ceux dont le cœur a battu plus vite à l'heure de la déclaration de guerre, qui n'ont plus rien regardé derrière eux et qui sont partis hardiment au poste où ils étaient appelés ! J'en ai vu et j'en ai entendu de ceux-là qui m'ont dit : « Hier, j'ai eu le cœur un peu gros en quittant mes vieux parents, qui ne voulaient pas pleurer et qui m'ont embrassé en murmurant à mon oreille : « Va, et fais ton devoir pour la France. » Aujourd'hui, j'ai dans l'âme leur amour de la patrie et le mien, et je pars avec entrain. » C'est cela qui est avoir « la France dans les veines ».

* *

Le petit blessé dont je parlais, en commençant, avait été endormi. La sœur veillait sur lui ; le médecin le lui avait recommandé instamment, parce qu'il avait perdu beaucoup de sang, et on craignait, à son réveil, quelque accident fatal. Au bout de quelques heures, le petit soldat fit un mouvement, puis il ouvrit les yeux bien grands et il dit avec angoisse : « Ma sœur, la tranchée est-elle prise ? » La sœur resta d'abord muette, craignant une crise de délire, mais le blessé répéta plus distinctement : « Est-elle prise ? » La sœur eut une inspiration et lui dit : « Oui, mon petit, elle est prise. » L'enfant sourit, le sang lui revint au visage et il s'endormit d'un sommeil paisible et réparateur. La France qu'il avait dans les veines était contente de la victoire, et lui, il guérirait vite pour retourner au combat.

Dans l'armée, la plupart des hommes sont de bons soldats décidés à faire leur devoir ; mais ils n'ont pas tous au même degré « La France dans les veines ». Dans le peuple chrétien, tous les fidèles aiment Dieu ; mais il y a les saints qui ont le zèle brûlant de son règne et la passion du sacrifice. Ce sont eux qui attirent sur l'Église les grandes bénédictions célestes. Dans une armée qui combat pour la défense et le salut du pays, il y a aussi les héros qui se croient spécialement chargés de faire plus que leur devoir. Les soldats les distinguent vite du reste de la troupe ; ils subissent de bon cœur leur influence, se laissent entraîner par eux et se font tuer avec eux, électrisés qu'ils sont par leur élan irrésistible : c'est ce qui explique la mort de tant de vaillants officiers, de sous-officiers, de prêtres et de séminaristes. Ils se sentaient « Toute la France dans les veines », avec la mission d'honneur de mourir pour elle. Tant qu'une armée a, dans ses rangs, beaucoup de ces élus du patriotisme et de la gloire, elle est invincible. Dieu les suscite là où il veut donner la victoire. C'est lui qui la donne, mais il la fait mériter par l'héroïsme, le dévouement et le sacrifice de ceux qu'il a marqués pour être les entraîneurs de leurs frères et les sauveurs du pays.

* *

Il n'est pas besoin d'être sur le champ de bataille, pour avoir « Toute la France dans les veines. » Les mères chrétiennes — je n'exclus pas les autres — préparées par la pratique des fortes vertus, ressentent, elles aussi, la noble angoisse du jeune blessé, à l'image de la Très Sainte Vierge qui avait, au Calvaire, toute la chrétienté future dans les veines. Les pères de famille, dont les fils sont au feu, portent dans leur cœur le poids sacré de leur amour pour la France. Les prêtres, chaque matin, à l'autel, ont « Toute la France dans les veines ».

C'est ainsi que, par le concours de tous, la France doit être servie, défendue, aimée, avec toutes les forces vives du cœur. C'est lourd, assurément, de porter « Toute la France dans les veines ». Mon amour c'est mon fardeau, disait saint Augustin, parlant de l'amour de Dieu. Quel noble fardeau aussi que celui de la patrie sur le cœur des vrais Français ! De grâce, ne le déposons pas, par lassitude, mais reprenons-le chaque matin et portons-le jusqu'à la victoire.

Les catholiques savent où ils peuvent trouver la force invincible. Ceux qui, tous les jours, remplissent leurs veines du sang de Jésus-Christ, regardent l'avenir sans crainte de défaillance. L'Eucharistie ne leur manquera pas, et qui porte constamment Dieu en lui, peut bien aussi porter « Toute la France dans ses veines ».

« Semaine Religieuse » de Fréjus.

† FR.-L.

Garde-toi d'exciter guerres sans très grand conseil et particulièrement contre homme chrétien ; et s'il le convient faire, garde Sainte Eglise et ceux qui n'ont méfait en rien, de tout dommage.

Des dernières instructions de SAINT LOUIS à son fils.

Extraits de la Collection en cinq volumes de
L'Echo de Notre-Dame de la Garde
période 1914 à 1919
Un prêt de Rémy IMBERT,
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019
par le webmaster
Pour le site roquepertuse.org

